# Théâtre Français de la République*. Le Tartuffe* et *Les Militaires*.

On avait annoncé *L’Homme du Jour*: des motifs supérieurs ont fait tout-à-coup changer ce spectacle : au lieu de voir l’homme du jour sur le théâtre, nous avons vu, parmi les spectateurs, l’homme du siècle, l’homme des siècles à venir. Boissi n’était pas un auteur digne d’un pareil auditeur ; Boissi, par sa petite manière et ses agréments frivoles, fut vraiment le poète du jour ; et par conséquent le poète d’un jour : Molière, le poète de la postérité, le génie éternel, méritait bien mieux l’honneur de paraître devant Bonaparte : les chefs-d’œuvre des grands écrivains peuvent seul charmer les loisirs des grands hommes.

Ce jour-là, le plus beau spectacle a été celui de la joie publique et de l’enthousiasme national : jamais le peuple français ne s’est abandonné à ses transports avec moins de réserve à l’aspect du premier consul ; jamais il n’a paru sentir plus vivement le bonheur d’avoir un tel guide dans les sentiers de la gloire ; l’union intime de la nation avec son chef est un rempart d’airain : les acclamations unanimes, l’ivresse générale sont la plus belle sanction que pouvoir recevoir la conduite du magistrat suprême : quel garant plus sûr de la victoire, que cette confiance mutuelle du général et des soldats ? Puissant les cris dont le public a salué Bonaparte, retenir jusque sur les rivages de la Tamise.

*Le Tartuffe* sera toujours une excellente comédie : il n’y a plus aujourd’hui de faux dévots ; mais il y aura toujours des imposteurs, des hommes faibles, entêtés et crédules. Molière, en peignant la nature, est devenu le comique de tous les temps : ses personnages n’ont pas le costume à la mode ; mais leurs traits et le fonds de leur physionomie se reconnaissent encore dans les individus qui nous environnent : par exemple, on ne verrait pas maintenant une femme donner en pleine compagnie un soufflet à sa servante ; les Pernelles et les Flipotes d’aujourd’hui connaissent mieux les droits de l’homme ; la maîtresse ne l’oserait pas, et la servant le souffrirait encore moins ; mais nous avons toujours des Pernelles opiniâtres, maussades, bornées, pleines de prévention et d’humeur ; nous avons toujours des femmes qui, contrariées dans la société, se vengent sur ce qui se trouve sous leur main, et punissent le faible qui dépend d’elles, des torts de ceux qu’elles ne peuvent atteindre : si elles ne donnent pas de soufflets à leur servante comme madame Pernelle, elles font expier en rentrant chez elle, à leur mari, à leurs enfants, à leurs domestiques, le chagrin qu’elles ont éprouvé dans le monde.

On voit, dans le caractère d’Orgon, à quel point le fantasme, quel qu’en soit l’objet, s’empare de tout le cœur, de tous les sentiments, de tout l’esprit d’un homme, le rend dénaturé, barbare et ridicule : Orgon est mauvais mari, mauvais père, mauvais frère ; il est sot, extravagant, niais, précisément parce qu’il est bigot ; prenez un autre fanatisme que celui de la religion, vous avez les mêmes résultats : combien de discordes dans les familles, combien de trahisons, de noirceurs, de folies ont été le fruit du fanatisme politique ! on a vu le père armé contre le fils, le mari en guerre contre sa femme ; l’ami dénoncé par son ami ; tous les droits du sang et de la nature foulés aux pieds, pour des question de métaphysique, qui n’étaient pas beaucoup plus claires que les subtilités du jansénisme : voyez à quels excès se porte le fanatisme théâtral ; voyez les injures, les canonnies, les violences, les haines et les vengeances les plus odieuses, que des hommes, d’ailleurs honnêtes, ne rougissent pas de mettre en œuvre pour soutenir le parti de telle ou telle actrice, qui n’en vaut pas la peine, et qu’on sifflera dans six mois : le fanatisme est la honte de l’esprit humain ; c’est la preuve la plus déplorable de sa faiblesse ; c’est le plus grand fléau de la société : il y a toujours des intrigants et des fripons à l’affût de ces misérables querelles, toujours d’autant plus échauffées, qu’elles sont plus ridicules et puériles : ils tournent à leur profit l’entêtement, les préjugés et la passion de sots.

Tartufe, avec des grimaces et des oraisons, se fait donner tous les biens d’Orgon. Combien de fourbes aujourd’hui, avec des sentiments et des principes dont ils se moquent dans l’âme, surprenant la confiance, obtiennent des places, font leur fortune ! Le stratagème le plus sûr pour subjuguer les hommes et les femmes, fut toujours de s’accommoder à leurs caractères, de paraître épouser leurs opinions à leurs préjugés : les fripons sont difficiles à tromper parce qu’ils n’ont point de principes ; on ne sait par où les prendre ; mais ils se perdent par leurs passions, qu’ils ne savent pas mieux gouverner que les autres hommes : par exemple, Tartuffe, avec toute sa profondeur, est dupe d’un amour extravagant pour la femme de son bienfaiteur : qu’avait-il de mieux à faire pour s’assurer la donation des biens d’Orgon, que d’épouser sa fille ? Quelle sottise de s’adresse à la femme, au risque de tout perdre ! Ne doit-il pas savoir qu’on l’épie, que toute la maison est liguée contre lui ? Ne doit-il pas se défier du changement si soudain des dispositions d’Elmire ? Molière lui-même a prévu l’objection :

Tout homme est aisément trompé par ce qu’il aime.

Un scélérat peut être amoureux comme un autre ; et dès qu’il est amoureux, il est aveuglé par la passion ; quelqu’esprit qu’il puisse avoir, sa conduite est celle d’un sot : cette observation suffit pour faire tomber la critique spécieuse de la Bruyère, qui suppose gratuitement qu’un fripon se conduit toujours de la manière la plus convenable à ses intérêts : oui ; quand un fripon n’a point d’autre passion que celle de s’emparer du bien d’autrui ; mais les fripons sont hommes, et il est heureux pour la société qu’ils le soient ; ils ne seraient presque jamais démasqués, s’ils n’étaient trahis pas leurs passions.

Le trait héroïque de la franchise et de la loyauté militaire que présente la pièce nouvelle d’*Herman et Varner*, était faite pour plaire au premier consul ; l’ouvrage serait meilleur, si les principaux personnages avaient un langage moins emphatique : la vraie grandeur est toujours simple. On peut dire cependant, pour justifier l’auteur, qu’une imagination exalté est la source des grandes actions, et que l’exaltation de la tête doit passer dans les discours.